

REVUE

ADVENTISTE

XXVIII^e ANNÉE

1^{er} MAI 1924



L'effet d'une lecture

Il n'y a pas très longtemps, un ex-maire de la ville de Pittsburg organisa dans cette ville une campagne en faveur d'un règlement sur le dimanche. Une délégation composée de nos frères se rendit auprès de lui, et le pria de bien vouloir lire un numéro spécial sur la *Liberté Religieuse*. Il se mit à lire et ne s'arrêta que quand il eut terminé. Il était trois heures du matin.

Le résultat de cette lecture fut qu'il changea complètement d'idée, et renonça à sa campagne. Plus tard, il offrit son concours pour mettre le numéro spécial en question à la disposition de toutes les familles de la localité. — *Eastern Canadian Messenger*.

Ce que le monde pense de nous

Que pense le monde des Adventistes du Septième Jour ? Autrement dit : Qu'est-ce que vos voisins pensent de vous ? Jouissez-vous d'une réputation de probité et d'honorabilité dans votre localité ? Montrez-vous, par votre bonne conduite, que vous croyez à ce que vous prêchez et à ce que vous annoncez ? Les vêtements que vous portez, la maison que vous habitez et votre manière d'être en public, prouvent-ils que vous croyez que l'avènement du Seigneur est à la porte ?

Ces questions nous sont suggérées par un éditorial qui paraît dans le journal *Rocky Mountain News* du 19 juin 1923. Nous sommes heureux de penser que ce rédacteur a reçu une bonne impression de notre Eglise. Il est possible qu'elle lui soit venue de ses rapports avec quelques membres fidèles de la dénomination ; c'était peut-être la jeune bonne qui travaillait avec sa femme, la sœur qui faisait son blanchissage ou le charpentier qui travaillait à sa maison. Ses remarques nous font plaisir ; il ne nous reste qu'à espérer que nous sommes tous à la hauteur de son appréciation. La voici :

« L'Adventiste du Septième Jour est l'héritier de la probité et de l'amour puritain pour la liberté. Il représente un principe, et il consent à tout sacrifier, comme ses ancêtres l'ont fait, pour avoir le droit d'adorer Dieu selon sa conscience. Nous honorons l'Adventiste qui ferme son magasin le samedi pour se mettre d'accord avec sa croyance. Il est digne de respect, il est le sel de la terre. Il croit que ce jour-là est le jour du repos, et il est tout prêt à souffrir financièrement pour la foi qui est en lui.

« Une conférence intéressante de cette famille de croyants a eu lieu à Colorado Springs, et il est réconfortant à notre époque de lire ce qu'ont dit ses chefs. Ils retournent à la Sainte Bible, non pas à moitié chemin, et seulement jusqu'au point où leurs intérêts sont en jeu. Ils croient aux prophéties. Leur foi à la seconde venue du Seigneur s'affermirait par des événements tout récents. C'est une organisation qui mérite de croître pour l'excellent levain qu'elle introduit dans la vie américaine. La manière de vivre d'un grand nombre de ces gens est celle à laquelle le monde devra revenir bientôt, comme simple mesure de conservation. La foi adventiste ne fait point de place aux Laodicéens. »

Il incombe à chaque Adventiste du Septième Jour d'être ce qu'il professe, de posséder dans son cœur et dans sa vie les principes qu'il déclare extérieurement devant le monde. Celui qui n'en est pas là, n'est pas à la page.

F.-M. W.

La question militaire et les Adventistes

Extraits du procès-verbal du comité de la Division européenne, séance du 2 janvier 1923 tenue à la Lignière, sous Gland, canton de Vaud :

Ayant soumis à un examen très minutieux la question des relations qui doivent exister entre le chrétien et le gouvernement, l'Assemblée a adopté la résolution rédigée par la commission spéciale nommée à cet effet (composée de J.-E. Jayne, J.-C. Raft, J.-H. Schilling, G.-W. Schubert, P.-P. Paulini), et dont voici la teneur :

RÉSOLUTION

« Le comité exécutif de la Division européenne de la dénomination des Adventistes du Septième Jour assemblé à Gland, Suisse, après avoir étudié d'une manière approfondie la question de notre attitude vis-à-vis du jour du repos, du service militaire et du port des armes, en temps de paix comme en temps de guerre, déclare unanimement son entière adhésion à l'enseignement uniforme de nos frères dans le monde entier, enseignement exprimé comme suit » :

Nous reconnaissons que les gouvernements terrestres viennent de Dieu ; qu'ils existent dans le but d'assurer à leurs peuples l'ordre, la justice et la tranquillité, et que, par conséquent, ils ont droit, dans l'exercice légitime de leurs fonctions, à l'obéissance loyale de tous les citoyens.

Nous affirmons, basés sur le Nouveau Testament, le devoir de tout citoyen de payer ses impôts et ses contributions, et de rendre au gouvernement le respect auquel il a droit.

Le décalogue — tel que Jésus l'a interprété et pratiqué — étant pour nous l'expression sacrée de la Loi et de la volonté divines, nous observons religieusement comme jour de repos le septième jour de la semaine, c'est-à-dire le samedi. Si nous nous abstenons, ce jour-là, de tout travail séculier, nous sommes heureux, par contre, de nous y livrer à des œuvres de nécessité ou de bienfaisance, et d'y travailler au soulagement de la souffrance humaine.

En temps de paix comme en temps de guerre, nous déclinons toute invitation à prendre part à des actes de violence ou à verser le sang. Mais nous laissons chaque membre de nos églises absolument libre de servir son pays en tels temps et lieux qu'il jugera convenable, conformément à sa conscience et à ses convictions personnelles.

Gland, Suisse, 2 janvier 1923.

(Signé) : J.-E. JAYNE, président.

J.-H. SCHILLING, secrétaire.

TA

RETRACTION

Lors de la réunion du comité de la Division européenne à Gland, Suisse, du 27 décembre au 2 janvier 1923, l'attitude prise par nous durant la guerre telle qu'elle a été exprimée dans un certain nombre de documents a été passée en revue. En conséquence, nous confirmons à nouveau par notre

propre signature ce que nous avons déclaré à Friesdau en 1920, à savoir que nous regrettons d'avoir publié les documents en question. Nous ajoutons que nous sommes en parfaite harmonie avec la déclaration adoptée ce jour même par l'Assemblée.

Gland, Suisse, 2 janvier 1923.

(Signé) : L.-R. CONRAD, H.-F. SCHUBERT,
F. DRINHAUS, G.-W. SCHUBERT.

Note. — Nos frères et sœurs savent que les dits documents consistaient en communications adressées en 1914 et 1915 à l'Etat Major allemand, l'informant que tous les membres de nos églises dans ce pays avaient été officiellement avisés qu'ils eussent à prier Dieu en faveur de l'offensive allemande ; à porter les armes s'ils en étaient requis, et à participer, même « le samedi », aux actes de guerre. — Réd.

Jésus priait

« Jésus passa toute la nuit à prier Dieu. » Luc 6 : 12.

Pourquoi Jésus priait-il aussi longuement ?

De notre texte il ressort que Jésus, notre parfait modèle en toutes choses, nous donne ici l'exemple de la prière.

Avant de choisir ses douze disciples — comme on bien d'autres circonstances, — Jésus passe la nuit en prière. Que de fois on prend des décisions, de très graves décisions, sans même avoir prié un seul instant. On écrit une lettre importante, on part faire une visite, on donne un conseil, sans avoir prié... N'allons pas chercher plus loin la cause du lamentable déficit de notre vie spirituelle.

Soyons vrais, nous passons incomparablement plus de temps à table qu'à genoux. Et nous sommes des chrétiens. Est-ce normal ?

Au dernier jour, nous aurons beaucoup de regret de ne pas avoir assez travaillé ; nous en aurons bien plus encore de ne pas avoir assez prié. A. A.

Pas d'orgueil

Oh ! croyant inconsidéré, apprends donc à rejeter tout orgueil puisque tu n'as aucun motif de t'enorgueillir. Plus tu te crois riche et plus tu as de dettes vis-à-vis de Dieu. Or on n'est jamais fier d'être un débiteur. Considère ce que tu serais devenu sans la grâce divine. Et maintenant encore, ta conscience ne te reproche-t-elle rien ? Tes doutes et ta marche si souvent indécise ne t'accusent-ils pas ? Toi qui te crois un grand croyant, souviens-toi que tu aurais été un grand pécheur si Dieu ne t'avait pas sauvé, et toi qui te declares le champion de la vérité, n'oublie jamais que tu aurais pu devenir le champion de l'erreur sans la grâce de Dieu. Quelle étrange aberration que celle de toujours vouloir nous glorifier de quelque chose, alors que nous ne sommes que des pensionnaires dépendant uniquement de la bonté de Dieu. — Spurgeon.

Il vient ! il vient ! c'est notre Rédempteur.
Hausse la voix pour chanter ton Sauveur,
Jérusalem, ville de l'alliance !
Dis à Juda quelle est ton espérance.
Alléluia dans le saint lieu !
Car voici Jésus, — notre Dieu.

Origines de l'Ecole Missionnaire Adventiste dans l'Union Latine

I

Pour retrouver les premiers vestiges officiels de la genèse de notre Ecole d'évangélistes, il faut remonter à l'année 1892, à la session annuelle de la Conférence de l'Europe centrale, tenue aux Hauts-Geneveys, canton de Neuchâtel, et présidée par H.-P. Holser, secondé par L.-R. Conradi et E.-J. Waggoner.

Il faut croire que la question agita sérieusement certains délégués, car on lit ce qui suit dans le procès-verbal (10 juillet) :

« Le frère T. Nussbaum propose qu'une commission de sept membres soit nommée pour étudier la question de l'établissement d'une école en vue de préparer notre jeunesse pour l'œuvre. Vu la pénurie d'ouvriers dont nous souffrons, il propose que cette commission soit nommée séance tenante afin qu'une décision puisse être prise avant la fin de cette session de la Conférence. »

On sent la tension des esprits dans ce qui suit. Le procès-verbal ajoute :

« Plusieurs personnes prennent successivement la parole soit pour donner, soit pour demander des informations sur l'école projetée. Le président propose qu'avant de rien entreprendre, on invite le frère Waggoner à nous parler une heure sur ce sujet. »

On ne sait si le discours en question calma ou enflamma davantage les partisans d'une école : mais on apprend qu'après bien des pourparlers, une commission de sept membres est enfin formée comme suit par la conférence : J.-D. Comte, H.-P. Holser, H. Révilly, Tell Nussbaum, A. Schmassmann, Gustave Roth, J. Curdy. »

Le lendemain matin, 11 juillet, après les élections, on réclame le rapport de la commission. En réponse, « le frère Comte annonce que la commission chargée d'étudier la question n'est pas encore en mesure de présenter un rapport. Elle le fera à la prochaine séance de la Conférence. »

Prenant acte de cette promesse, et anticipant la discussion, « plusieurs frères prennent successivement la parole pour montrer l'urgence de l'établissement de cette école ». »

Le rapport si impatiemment attendu fut rendu le lendemain matin, 12 juillet, peu après l'ouverture de la séance ;

« Le frère Comte, président de la commission chargée d'étudier la question d'une école pour évangélistes, présente son rapport : chacun des paragraphes en est examiné avec soin ; quelques modifications y sont apportées, puis la fondation de ladite école est décidée, et les statuts élaborés par la commission sont adoptés à l'unanimité. » (Procès-verbal, publié dans les *Signes* des 19 juillet et 2 août 1892, pages 110 et 117.)

II

Voilà, on peut le dire, une grande entreprise proposée, réclamée, discutée et enlevée haut la main par une délégation enthousiaste. Aussi, le 23 janvier de l'année suivante, s'ouvrait à Neuchâtel, sous la direction de frère et sœur J. Curdy, une école

pour évangélistes. Six élèves enrôlés y partageaient leur temps entre l'étude et le travail missionnaire. Deux mois plus tard, l'école était transférée au Château de Peseux, à une petite distance de Neuchâtel.

Malheureusement, l'entreprise ne dura guère que deux ans. Jeune et inexpérimentée, on la laissa sans doute voler de ses propres ailes, alors qu'elle avait besoin de conseils, de renforts et de sacrifices.

Mais l'idée ne devait pas mourir avec ce commencement d'exécution. Elle devait renaître quatre ans plus tard, à l'assemblée annuelle de Colombier, en 1898.

III

H.-P. Holser, qui préside, est entouré de trois frères influents : Irwin, président de la Conférence générale, Olsen, président de la Conférence européenne, et Moon, secrétaire des missions étrangères. Au cours de la discussion relative à l'école de Peseux — destinée aux enfants adventistes âgés de 7 à 14 ans — « une voix demande ce qui sera fait en faveur de nos enfants entre quatorze et vingt ans ».

Le frère Olsen, qui « s'intéresse à cette question », avoue que « si l'on parvenait à la résoudre dans ce champ, cela serait d'un grand secours pour les frères du nord chez lesquels la question est à l'étude depuis plusieurs années ». Il ajoute que si la difficulté financière est grande, elle « ne doit pas nous arrêter. Une fois l'école fondée, il faut la soutenir... Ce qui simplifierait la question, ce serait de vendre l'immeuble de Bâle (et) d'avoir une ferme missionnaire. »

Mais on est loin de l'élan de 1892. Le président, revenant le lendemain sur le sujet, se borne à déclarer que selon lui « l'école pour les jeunes gens ne pourra pas s'établir immédiatement ». (*Signes* du 20 octobre 1898, page 158.) Hélas ! huit années précieuses — le temps d'éduquer deux bonnes volées d'ouvriers missionnaires — devaient encore s'écouler.

IV

Sous la providence de Dieu, c'était un homme rompu aux questions scolaires, professeur lui-même, qui devait ressusciter l'école. A une séance du « comité de la Conférence de l'Europe centrale réuni à la Chaux-de-Fonds du 6 au 8 janvier 1902, ... sous la présidence du frère B.-G. Wilkinson, président » (avec le concours de L.-R. Conradi, « président de la Conférence générale européenne »), une résolution fut prise dont voici le langage énergique et résolu : « L'ouverture d'un cours pour former des ouvriers bibliques est recommandée pour le 1^{er} février, au plus tard. Ce cours se fera à Genève, et se poursuivra jusqu'au 1^{er} ou au 30 avril... »

B.-G. Wilkinson, L.-P. Tièche et T. Nussbaum prirent la direction du cours, du home et du travail missionnaire. Il s'ouvrit effectivement à Genève le 1^{er} février 1902, et dura dix semaines. Nous n'avons pas la liste exacte des élèves, mais nous savons qu'il fut suivi par Paul Badaut, J. Rey, J.-C. Guenin, Jeanne Bourquin et Hélène Borle.

Le programme comportait les branches suivantes : Bible, histoire, physiologie, français, méthodes d'é-

vangélisation. Les après-midis étaient consacrés au colportage et aux visites, en rapport avec un cours de conférences publiques donné par L.-P. Tièche.

Le cours de Genève fut suivi d'un second cours qui s'ouvrit à Paris, rue Malebranche 8, le 27 octobre de la même année, et dura jusqu'à fin avril 1903. Une plus grande variété de cours figuraient sur le programme : Bible, français, sciences, mathématiques, langues anciennes, etc.

Priront part comme instructeurs : B.-G. Wilkinson, J. Curdy, T. Nussbaum, et comme élèves : J. Rey, P. Steiner, U. Augsburg, A. Vaucher, E. Fawer, Jeanne Bourquin (Dethier), Amélie Eva (Rey), Berthe Perrin (Reimers), Hélène Borle (Huguenin), et quelques autres.

Comme à Genève, un cours de conférence fut donné (par J. Curdy cette fois) soutenu par la vente des journaux faite par les élèves.

V

Tant que l'école n'était pas logée dans son propre immeuble, son existence restait précaire. Un pas important devait donc encore être fait pour assurer sa permanence et son développement. Ce pas, il était réservé à l'assemblée de Vevey (6-11 juillet 1904) de le franchir.

Des négociations en marche depuis des mois permettaient d'espérer que, dans quelques semaines, l'achat d'une propriété au bord du Léman, ainsi que la vente du Sanatorium de Bâle, seraient un fait accompli. En vue de cette perspective, la réunion de Vevey décida « l'établissement immédiat... dans la Suisse romande... d'une Ecole permanente » pour évangélistes, école qui serait placée sous les soins de frère et sœur S. Jespersson, Jean Vuilleumier et Eunice Noualy.

Elle s'ouvrit effectivement, à Gland, le 15 novembre de la même année, sous la présidence de frère Conradi, dans la villa primitive de la Lignière sous Gland. Les onze élèves qui en suivirent les cours représentaient la Suisse, la France et l'Italie. Trois d'entre eux avaient suivi les cours précédents. Malheureusement, ceux qui avaient le plus travaillé, depuis trois ans, à atteindre ce résultat, le frère Wilkinson et sa femme, quittaient l'Union latine au moment même de l'ouverture de l'Ecole, pour accepter un poste dans le collège de Takoma Park, Washington.

Dès la seconde année, grâce au transfert du Sanatorium de Bâle à la Lignière, l'Ecole s'agrandit de la classe de garde-malades qui fonctionnait de puis dix ans sous la direction du docteur De Forest.

Installée dans son propre immeuble, au milieu d'un site idéal, bientôt pourvue de salles d'étude agréables, l'école de Gland fonctionna régulièrement, durant la présidence de L.-P. Tièche, de 1904 à 1917, sauf une interruption (1914-1915) au début de la guerre. Le nombre des élèves, qui varia de huit à quarante (quinze à cinquante avec les élèves gardes-malades du Sanatorium) nécessita l'augmentation graduelle du personnel enseignant. Au départ de J. Vuilleumier pour l'Amérique après l'exercice 1910-11, P. Steiner prit la direction de l'Ecole jusqu'en 1917. La démission de ce dernier et la guerre entraînèrent la fermeture de l'établissement durant les exercices 1917-18 et 1918-19.

VI

L'Ecole semblait morte ; elle n'était qu'engourdie, et elle se réveilla, un beau jour d'automne, non pas à Gland mais... à Nîmes, au pays du soleil, sous la direction de J.-C. Guenin (oct. 1919 à avril 1920).

Dès l'année suivante, assagie et réchauffée, elle réintégra son domicile à la Lignière, où, sous la direction de A. Vaucher, elle reprenait son allure des grands jours avec une cinquantaine d'élèves et cinq professeurs. L'heure de la marche en avant et de la marche ininterrompue, cette fois, avait sonné dans le plan de Dieu. L'Amérique avait entendu la « complainte de la France », et lui envoyait ses conseillers et ses promesses de secours.

VII

En même temps, le projet de transférer l'Ecole et l'Imprimerie de Suisse en France, débattu depuis longtemps, approchait d'une solution définitive. Après de nombreuses recherches restées infructueuses, au nord, à l'est et au midi, le comité de l'Union latine faisait l'acquisition, à Collonges-sous-Salève, d'un hôtel avec son parc, ses dépendances et son ameublement (4 avril 1921). L'immeuble que l'Ecole possédait à la Lignière fut repris par le Sanatorium ; le déménagement s'effectua durant l'été ; en automne, l'Ecole missionnaire — prenant le nom de Séminaire, et placée provisoirement sous la direction de L.-L. Caviness et de sa femme — ouvrait sa nouvelle installation à une centaine d'élèves anciens et nouveaux.

L'année suivante, l'Ecole passait entre les mains de A.-G. Roth, et, quittant enfin la période longue et laborieuse — elle avait duré juste trente ans — des débuts et des tâtonnements, entrait à pleines voiles dans l'ère de la force et de la maturité.

Comme pour la renaissance de 1902 à 1904, un pilote énergique et influent en la personne de A.-V. Olson, président de l'Union latine, était venu lui aider à doubler le cap des tempêtes.

Telle est en quelques mots l'histoire de la genèse et de l'exode de notre Ecole missionnaire. L'étude de cette histoire révélerait des périodes d'épreuve, de lutte et de lassitude où — sans Dieu qui veillait — elle eût sombré. Aujourd'hui, les conseillers, les protecteurs et les bienfaiteurs ne lui font pas défaut. Remercions-en avec effusion l'Auteur de tout don parfait, mais ne « méprisons pas le jour des faibles commencements ».

J. V.



Le premier horloger de France

Tel est le sous-titre d'un article qui figure en première page dans le *Moniteur de la Bijouterie et de l'Horlogerie* de décembre 1923. Le directeur du journal, Paul Piazza, avocat, docteur en droit, y fait un éloge flatteur du « maître régleur A. Jaccard », qui n'est autre que notre excellent frère Jaccard, de Eesançon, dont le portrait paraît en médaillon au centre de l'article.

On y apprend que frère Jaccard a obtenu la coupe chronométrique en 1907, 1912, 1922 et 1923.

Il est arrivé, en 1922, le premier au concours de l'automobile-club de France pour chronographes-compteurs-rattrapantes.

En 1896, l'observatoire de Genève lui décernait le diplôme de premier régleur.

Premier prix de l'observatoire naval de Washington en 1916 et 1917, ainsi qu'au centenaire de Breghuel, par l'Observatoire de Neuchâtel.

Notre frère a reçu depuis 1900, 234 médailles d'or. En 1905, il obtenait le ruban violet des mains de M. le ministre Bienvenu-Martin. Maintenant M^e P. Piazza demande pour le « grand régleur » la croix de la Légion d'honneur !



A. Jaccard, de Besançon.

(Cliché dû à l'amabilité du Moniteur de la Bijouterie.)

Nous félicitons très cordialement frère Jaccard, et nous nous associons à sa légitime satisfaction ; mais nous croyons qu'il ambitionne infiniment plus que la fameuse croix, la Couronne de vie impérissable que le Seigneur lui réserve s'il reste fidèle jusqu'à la fin.

J. V.

P. S. — On nous rapporte que frère Jaccard attribue ses succès dans son art à la réforme sanitaire. Voilà donc un bon point à enregistrer en faveur de l'hygiène.



Conversion d'une Juive à l'Adventisme

On me demande de raconter ma conversion au christianisme et mon entrée dans l'Eglise adventiste. Voici mon histoire en quelques mots, racontée à la gloire de Dieu.

Je suis née à Amsterdam le 3 mai 1877. Depuis l'âge de cinq semaines, j'ai vécu à Paris, où j'ai fréquenté l'école Sévigné. A l'âge de sept ans, on m'a envoyée à Lausanne, puis à Genève, où on m'a fait prendre des leçons particulières. Puis j'ai fait un stage au pensionnat Des Essarts à Vevey. A l'âge de dix ans et demi, j'étais à Florence chez les diaconesses allemandes protestantes, où j'appris à prier, et où j'ai entendu parler d'un Jésus qui porte ses agneaux dans ses bras. Quand, plus tard, j'en parlais à mon père, un libre-penseur israélite, il se moquait en disant : « Ton ami, le fils du charpentier. » J'ai passé là six hivers.

J'étais devenue jeune fille, et je m'étais débarrassée de mes livres d'école, sauf un : ma Bible, que je ne lisais pas. Après la mort de mon père, je fus plongée dans un profond découragement. Une demoiselle Courvoisier me prêta un volume des sermons de Spurgeon, que je n'ai pas lu. Une autre amie m'entraîna à l'église protestante, où je sentis l'amour de Dieu. Ce sentiment se révéla davantage à l'issue d'un sermon fait au salon de l'hôtel du Righi-Klôsterli, où on donna l'amour maternel comme emblème de l'amour de Dieu.

Ma mère étant, par goût et par tempérament, continuellement en voyage, et comme mes idées religieuses s'éloignaient de plus en plus du judaïsme et de l'incrédulité, j'ai loué un petit appartement à Bussigny sur Lausanne, où je vivais au sein d'une famille protestante. J'eus l'occasion d'y rencontrer le pasteur S. auquel je demandai de m'instruire de Jésus-Christ,

ainsi qu'à son fils, étudiant en théologie, élève du professeur E. Pour ces deux messieurs, le Christ était un savant tout simplement, incapable de faire des miracles.

Un jour, je demandai à madame S. pourquoi on avait changé le Sabbat. Elle me répondit que c'était en mémoire de la résurrection de Christ.

J'assistai néanmoins à l'instruction religieuse de sa fille, et je répondais aussi bien qu'elle. Je remarquai que le dimanche était un jour de surmenage pour les cuisinières, astreintes à préparer de grands repas, et d'excursions pour la jeunesse, ce qui rendait tout le monde de mauvaise humeur.

Un jour, à Renens, j'assistai en cachette à une réunion spéciale chez les salutistes, qu'on appelait, dans mon entourage, les *chahutistes*. C'est dans ce temps-là qu'on me remit une invitation pour des conférences adventistes tenues sous une tente, à Busigny, par MM. H. Provin et O. Meyer. Cela me rappela que j'avais vu, un an avant la guerre, une affiche annonçant une conférence donnée par un américain du nom de Dexter.

Quand je parlai de ces réunions à la cousine de Mme S., elle s'écria :

— Ce sont les adventistes ! ils gardent le Sabbat ! Quand ils vous tiendront, ils ne vous lâcheront plus !

— Ils ne peuvent pas me forcer d'être des leurs. J'ai l'intention d'y aller ; on ne nous y tuera sûrement pas.

Je trouvais que messieurs Meyer et Provin parlaient admirablement, et j'y suis retournée souvent. C'était moi qui ne les lâchais plus. J'eus des conversations avec eux sous la tente, et je les invitai à venir me voir tous les lundis soirs chez moi. Je racontai à frère Meyer que j'avais cherché partout la vérité : chez les luthériens, chez les calvinistes, chez les catholiques.

Apprenant ce qui se passe, mon frère m'écrivit une lettre terrible : « Qu'est-ce que papa te dirait s'il vivait encore ? » me disait-il. Je lui réponds que depuis longtemps je cherche ma consolation dans la religion.

Une sœur de Lausanne (sœur Guggiari) pria pour moi en m'appelant : « cette chère enfant d'Israël ». Cela sonnait autrement à mes oreilles que l'expression : « ces sales Juifs ».

Eclairée sur le Sauveur, joyeuse dans son salut, je fus vite d'accord sur le Sabbat et la dîme ; on me parla du baptême. Et quand on annonça qu'il y aurait des réunions le jour du Sabbat, sous la tente, je n'y manquai pas. Je me rappelle la joie des frères en me voyant arriver. A mon retour chez moi, je repassai toute ma vie dans ma mémoire, et quand je vis comment Dieu m'avait conduite pas à pas, je pleurai de reconnaissance, et je me consacrai à son service.

Ma décision fut envoyée d'abord à mon frère, puis à ma mère en langue hollandaise. Je ne reçus point de réponse, et je demandai le baptême qui me fut administré par frère Steiner.

Un jour, à Lausanne, je pris part à la sainte cène, présidée par frère Steiner. Je demandai à Dieu, en pleurant, de me rendre digne d'y participer. Mais Satan voulut prendre sa revanche, et il s'efforça de me décourager par des doutes, des cancans, des blessures d'amour-propre et par le sentimentalisme. Un moment, je fus sur le point de faire naufrage. Mais grâce à Dieu et à plusieurs frères qu'Il plaça sur mon chemin, ma foi a surmonté ces orages, et s'est enracinée au point que je suis de plus en plus heureuse à son service.

Sanatorium.

HENRIETTE VAN RAALTE.

LE BON SAMARITAIN

Lire Luc 10 : 30-37.

Par un soleil brûlant, sur la route poussiéreuse,
Un homme poursuivait sa marche aventureuse
Et de Jérusalem allait à Jéricho ;
Il était seul, pensif, et la nature austère
Le faisait frissonner par son aspect sévère ;
Il n'entendait nul bruit que de ses pas l'écho.

Il savait qu'en plein jour des scènes de carnage,
Des crimes inouïs et de vrais brigandages
Avaient plus d'une fois épouvanté ces lieux.
Soudain le voyageur, au détour de la route,
Voit s'élancer sur lui des malfaiteurs, sans doute,
Car des éclairs de mort jaillissent de leurs yeux.

Les voleurs sans pitié vont consommer leur crime ;
Ils frappent durement l'innocente victime
Et voudraient la tuer par un dernier effort ;
Mais un bruit qui survient subjugué leur audace,
Ils fuient tout effrayés, abandonnent la place,
Laisant le voyageur gisant à demi-mort.

Trois hommes parcourant cette route déserte,
Feront bientôt, hélas ! la triste découverte
Du blessé qui se meurt et qu'on entend gémir.
— Passants, pressez le pas, c'est une heure suprême,
Un malheureux est là, souffrant d'un mal extrême,
Attendant que quelqu'un vienne le secourir.

Le premier qui paraît exerce un ministère ;
Tout sacrificateur voit en chaque homme un frère ;
A tout être souffrant il doit tendre la main...
Non ! il ferme son cœur, et son âme endurcie
Par les gémissements n'est pas même attendrie...
Honte ! déception ! il passe son chemin.

Mais quel est le second qui s'approche si vite ?
Blessé reprends espoir, c'est un humble lévite ;
Il a dû soulager plus d'un pressant besoin :
Pourrait-il en voyant ta blessure béante,
Passer sans la bander et la laisser saignante ?...
Hélas ! il se détourne et de ta vie n'a soin.

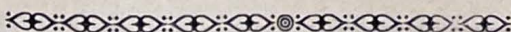
Qu'espérer de celui qui passe le troisième ?
C'est un Samaritain !... Mais c'est celui-là même
Qui va du malheureux se montrer le prochain.
Il s'en approche ému, lui parle, le console,
Le transporte à l'hôtel, puis lui donne une obole,
Et verse sur sa plaie et de l'huile et du vin.

Jésus nous crie à tous : Allez ! faites de même !
Aimez votre prochain comme moi je vous aime !
L'amour est de la foi le saint couronnement !
O chrétiens pèlerins, vous dont l'âme est sincère,
Vous qui vous dites fils de notre divin Père,
Ecoutez de Jésus le saint enseignement !

(Adapté.)



Sermon prononcé par frère H.H. Hall devant les employés de l'imprimerie des Signes des Temps, le Sabbat, 5 janvier, 1924.



LE SERMON

TROIS MESSAGES

pour notre Temps



Nous sommes heureux d'être au milieu de vous. Nous avons appris avec joie que votre Maison pros-
père, et nous souhaitons vivement qu'elle continue à
se développer. Si vous n'avez pas encore de chapelle,
vous avez au moins un endroit où vous pouvez vous
réunir, alors qu'il y a tant de nos frères qui n'ont
pas ce privilège.

En Pologne, nos membres ont été mis à la porte
de leur église dans un délai de 24 heures. Ils sont
sans local, et il leur est défendu de se réunir dans
les maisons privées. Nos membres sont livrés à
eux-mêmes. La même chose se reproduit pour plu-
sieurs de nos églises.

Dans les versets que je désire lire avec vous ce
matin (Luc 21 : 27, 28, 34) se trouvent trois messa-
ges : « Alors on verra le Fils de l'homme venant
sur une nuée avec puissance et une grande gloire.
— Quand ces choses commenceront à arriver, redres-
sez-vous et levez vos têtes, parce que votre déli-
vrance approche. — Le verset 27 contient le premier
message. Le verset 28 contient le second message.
C'est un message de consolation. Le troisième est
contenu au verset 34. Souvenons-nous de ces trois
messages. « Prenez garde à vous-mêmes, de peur
que vos cœurs ne s'appesantissent par les excès du
manger et du boire, et par les soucis de la vie, et
que ce jour ne vienne sur vous à l'improviste. »
Ce chapitre contient des paroles de consolation de
la part du Seigneur. Nous devons regarder en haut,
parce que notre rédemption est proche. Un réveil
doit avoir lieu, et le grand triple Message doit être
annoncé au monde entier.

Depuis que nous nous sommes vus, j'ai traversé
l'Atlantique. Un jour que j'étais à bord, je remar-
quai un avis épinglé au tableau, annonçant le grand
tremblement de terre japonais. Avant de venir ici,
j'avais été au Japon, et j'avais visité ces deux grandes
villes. Je fus terrifié. Mais vous connaissez les dé-
tails de la catastrophe.

En y réfléchissant, je pensai à notre texte.

Il s'adresse aux adventistes. Nos cœurs ont une
tendance à s'appesantir. Si cela n'était pas, le Sei-
gneur ne l'aurait pas dit.

J'ai reçu une lettre de frère Weaks qui est allé
récemment au Japon. Il écrit que les paroles sont
impuissantes à décrire la calamité. Cette catastro-
phe est un accomplissement de la prophétie.

Dans le monde entier les hommes sont au déses-
poir ; ils ne savent que faire. Pensez à la France
et à l'état de désolation qui règne dans certaines
parties du pays depuis la guerre. L'argent manque
pour reconstruire. En ce moment, les revenus du
pays ne suffisent qu'à payer la moitié des dépenses.
Il n'est pas surprenant que le Président de la Ré-
publique et les membres du gouvernement soient
perplexes. Cependant ils sentent le besoin de réunir

une grande armée de crainte d'une offensive nou-
velle.

Pensez aux millions de gens qui sont sans tra-
vail en Angleterre, où l'on doit payer aux chômeurs
des millions de dollars par jour. Comment peut-on
réunir cet argent ? Tout simplement en imposant des
taxes écrasantes.

Notre imprimerie de Stanborough doit payer le
30 % de son gain au gouvernement, alors que le
tirage des journaux baisse continuellement. N'est-ce
pas l'accomplissement de la prophétie ?

Je n'ai pas besoin de vous parler de la ruine de
l'Allemagne. Elle est divisée, sans force et sans
monnaie. Lors de la collecte d'automne, il a fallu
douze hommes pour compter l'argent. Ils devaient
compter rapidement parce que le mark baissait d'un
instant à l'autre. Il est dit que nous devons lever
les yeux. Dieu envoie un message au monde.

Lors de mon dernier séjour ici, je vous ai parlé
de la Roumanie. Notre maison d'édition fonctionne,
et notre chapelle est comble tous les Sabbats. Ils
ont également une école. Nous avons la preuve que
des hommes influents sont favorables aux progrès
de notre œuvre.

Le jour de notre rédemption est proche, et le
Seigneur nous ouvre les portes.

En mai dernier, je me suis rendu à Riga ; mais
depuis ce moment, bien des événements se sont dé-
roulés en Lithuanie. Nous y avons eu 80 colporteurs,
et il a été vendu plus de livres dans ce pays que
dans n'importe quel autre pays de l'Europe. Nous
aurions besoin d'y établir une école. Vingt-cinq col-
porteurs ont déjà gagné leur écolage sans savoir
si nous pourrions jamais en ouvrir une chez eux.

Lors de notre conseil en Amérique, frère Raft
nous a présenté le besoin urgent d'ouvrir des écoles
dans ce pays. Il nous parla d'une occasion qu'ils
avaient eue d'acheter un ancien palais avec un grand
terrain. L'immeuble pouvait être acheté pour une
somme de 16.000 dollars. La Conférence générale en
offrit 13.000, et quelque temps après, nous avons
appris que l'acquisition avait été faite.

Lors de la vente, les magistrats firent quelques
difficultés, invoquant toutes sortes de raisons qui
avaient pour but d'élever le prix de vente. Nos
frères répondirent que si on ne voulait pas leur
vendre l'immeuble au prix convenu, ils iraient acheter
du terrain dans un autre pays, et l'obtiendraient à
bien meilleur compte. Les magistrats consentirent
alors, et ce fut bientôt affaire faite.

L'école est déjà ouverte. Les cours sont donnés
dans la langue russe, et on y prépare des ouvriers
pour la Russie.

Dans Juges 6, nous lisons l'histoire de Gédéon, et
nous voyons de quelle façon le Seigneur lui permit
de délivrer Israël. Vous vous souvenez, sans doute,
des signes qu'il demanda au Seigneur pour s'assurer
de Sa présence, et vous connaissez tous la victoire

qu'il remporta près de l'aire d'Ophra, au centre de la Palestine.

Quelque temps avant la guerre, les gens de cet endroit ont pétitionné pour obtenir de nos ouvriers d'y ouvrir une station. Malheureusement, la guerre les en a empêchés. Mais aujourd'hui, après dix ans, la pétition a été retrouvée, et ceux qui l'ont signée ont dit à notre frère Ising qui les visitait : « Nous espérons que vous ne ferez pas comme Moïse, qui a contemplé le pays de Canaan, mais qui n'y est pas entré. Vous viendrez chez nous pour y habiter, n'est-ce pas ? »

Nous avons maintenant une église dans l'ancienne Ninive, dont le nom est Mossoul. On y trouve un grand nombre de puits de pétrole, et les nations se disputent la propriété de ces puits. Un de nos frères en possède un, et il a pu payer 30.000 francs suisses de dîme.

Encore un incident, qui s'est passé en Afrique orientale. Il y a une tribu dans laquelle on nous avait interdit de pénétrer, qui nous autorise enfin à nous y fixer. Les habitants ont invité un de nos docteurs à s'y rendre, à condition qu'il ne prêche pas. Notre frère y est allé, et n'a pas fait de prédication. Mais comme il observe le Sabbat, ils sont allés trouver un prédicateur, et lui ont demandé pourquoi le docteur observait le Sabbat. Cela a donné à notre frère l'occasion de donner une douzaine de conférences, et la tribu se prépare à accepter le message.

Frères, il est temps d'élever nos regards, car notre rédemption s'approche. L'achèvement de l'œuvre n'est pas éloigné ; prenons garde, car Satan sait que sa fin est proche ; aussi fait-il tous ses efforts pour nous empêcher de donner tout ce que nous possédons à Jésus.

Souvenons-nous de ces trois messages, restons bien près de Dieu, et Satan ne pourra rien sur nous !



Visite à un cardinal

Deux jeunes sœurs colporteuses (V. et M.) rencontrent à Montpellier, sur la rue, monsieur le curé. On entre en conversation.

— Je me suis aperçu, leur dit M. le curé, que vous êtes ou bien des catholiques, ou de très bonnes protestantes.

— Nous ne sommes ni l'un, ni l'autre : nous sommes adventistes.

— Qu'est-ce que c'est cela ?

Nos colporteuses lui expliquent de leur mieux ce qu'est un adventiste et lui montrent *Notre Epoque*.

— Je vous conseille très fort, dit alors M. le curé, d'aller voir monseigneur. Il vous aidera sûrement à vulgariser votre œuvre.

Et nos jeunes sœurs d'aller voir monseigneur (l'évêque ou l'archevêque), qui leur dit qu'il ne peut rien faire pour elles et qu'elles doivent se rendre auprès du cardinal.

Elles se rendent au palais, où on les reçoit tout de suite. Le cardinal vient lui-même ouvrir la porte du vestibule et les fait asseoir :

— Qui êtes-vous, mesdemoiselles, et que faites vous ?

On entre en conversation, et les questions théologiques sont mises sur le tapis : le baptême, le Sabbat, l'immortalité de l'âme, tout y passe.

Le cardinal approuve :

— J'ai à Madagascar un missionnaire de ma fa-

mille qui me parle d'une œuvre adventiste qui se poursuit à l'île Maurice. C'est un mouvement, me dit-il, qui doit prendre une grande extension en Europe.

— Ne pourriez-vous pas, monsieur le cardinal, faire insérer dans la *Semaine religieuse* un entre-filet favorable à *Notre Epoque* ?

— Votre œuvre m'intéresse beaucoup, c'est vrai, et je recommanderai votre volume à mes amis, mais je ne puis le recommander dans la presse, votre volume n'étant pas un ouvrage catholique. Je vais plus loin, je vous en prendrai un volume, quoique, vu mon âge avancé, ma vue soit très mauvaise.

Nos colporteuses prennent la souscription, et le cardinal leur serre la main et les congédie en disant :

— Quand vous reviendrez dans la ville, revenez voir le cardinal de Montpellier.

Et son éminence accompagne les deux jeunes adventistes jusqu'au bas de l'escalier et à la porte du vestibule.

C'était le cardinal Allez.

J. V.



Ne nous cachons pas

Il y a quelques semaines, un rapport publié dans ce journal rapporte qu'un homme ayant lu nos écrits les trouva si intéressants, qu'il se mit à chercher dans sa ville où était l'église adventiste du septième jour. Evidemment, il la trouva sans peine, puisque le rapport ajoute qu'il devint membre de l'église.

Ce n'est qu'un cas qui prouve que très souvent il doit arriver que des personnes ayant lu nos publications se rendent dans une de nos chapelles, dans l'intention de voir quelle sorte de gens nous sommes pour enseigner ce que nous enseignons. De là l'importance qu'il y a que nos églises fassent en sorte que leur lieu de culte soit facile à trouver par les étrangers. Les frères qui distribuent régulièrement nos publications devraient les estampiller au moyen d'un timbre en caoutchouc indiquant le lieu et l'heure des cultes. Qui sait s'il n'y a pas beaucoup de gens, à l'heure qu'il est, qui se demandent où est notre lieu de culte dans leur ville ?

Maintes chapelles adventistes ne possèdent aucun écriteau indiquant le nom de notre dénomination ou les heures du culte. Les étrangers qui passent devant ignorent complètement à quoi elles correspondent, alors que si notre nom y était, plusieurs personnes seraient poussées à s'informer à notre sujet. Un écriteau au fronton de nos chapelles, c'est là une excellente réclame évangélique.

Nous vivons dans un siècle où la publicité compte ; tout commerce un peu actif cherche à se placer constamment devant le public. Notre industrie est la plus importante qui soit au monde. Aussi faut-il que chacune de nos églises fasse une publicité convenable et efficace. Toute ville possédant un Annuaire devrait renfermer l'adresse de notre chapelle, à la rubrique des églises.

Il y a quelques années, j'ai passé tout un matin de Sabbat pluvieux dans une ville de l'ouest, à la recherche de notre lieu de culte. J'avais trouvé moyen, le vendredi soir, de faire halte à cet endroit. Cette ville était le siège d'une de nos conférences. En consultant l'Indicateur du téléphone, ce Sabbat matin, je trouvai facilement l'adresse du bureau de

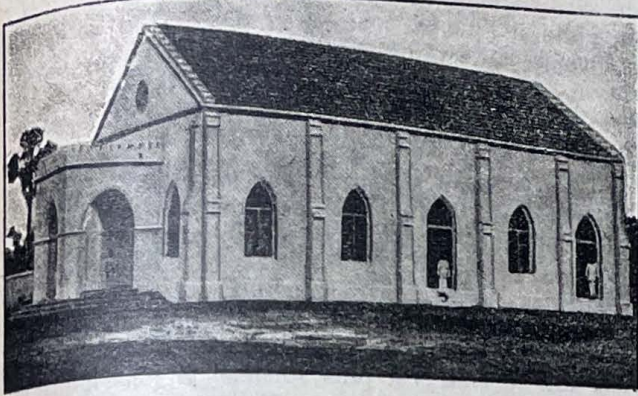
la Conférence. Naturellement, le bureau était fermé ; mais malheureusement, la porte du bureau n'indiquait pas le lieu de culte, ni l'adresse de la chapelle. L'homme de l'ascenseur ne savait où elle était. La liste des églises, dans l'Indicateur, ne mentionnait rien. J'allai m'informer dans les hôtels, où l'on affiche généralement les heures des cultes des diverses églises. Rien. Ni agent de ville, ni conducteur de tramways, ni marchand, ni aucune autre personne consultée en ce pluvieux matin de Noël, ne put me

renseigner. Le résultat final fut que j'allai m'édifier tout seul à la gare, près du radiateur de la salle d'attente, tout en regrettant de n'avoir pu me réunir avec mes frères et sœurs. Supposons maintenant j'eusse été un étranger en quête du message de salut !

Le Saint-Esprit travaille dans bien des cœurs. Un nombre de personnes plus grand que nous ne le pensons désire connaître le message. Facilitons-leur le moyen de nous trouver. Chaque fois qu'un étranger met le pied chez nous, veillons à ce qu'il n'en ressorte pas sans une poignée de mains et une invitation à revenir.

L'autre jour, une sœur me racontait qu'en quête de lumière, elle avait assisté à nos réunions dans une de nos églises pendant toute une année, sans que personne lui adressât jamais la parole. Ce que nous voulons, c'est donner ce message béni à tous ceux qui le cherchent. Utilisons dans ce but tous les moyens raisonnables pour leur faciliter le contact avec nous, et recevons-les avec la chaude et joyeuse hospitalité chrétienne, chaque fois qu'ils viennent à une de nos congrégations.

W.-A. SPICER.



Le Vêtement et la Bible

En date du 30 avril 1866, il y a donc bientôt soixante ans, l'église de Battle Creek adopta une série de propositions relatives au costume et à la mode. Elles furent sanctionnées par la session de la Conférence générale tenue dans la même ville du 14 au 16 mai 1867.

Ces déclarations constituent un document historique et renferment de sérieux avertissements aussi utiles à notre époque qu'alors. A ces deux titres, nos frères et sœurs seront heureux d'en faire la lecture. Les voici in-extenso, à l'exception d'un paragraphe (7°) sur le port de la barbe que nous omettons.

DÉCLARATION DE PRINCIPES

1° Nous croyons, en tant qu'église, qu'il est du devoir de chacun de nos membres, d'être d'une **SIMPLICITÉ DES PLUS SCRUPULEUSES** en ce qui concerne le vêtement et la manière de se vêtir.

2° Nous considérons que les **PLUMETS**, les **PLUMES**, les **FLEURS** et tout ornement superflu sur les chapeaux sont l'indice extérieur d'un esprit vaniteux et orgueilleux, et qu'ils ne doivent être tolérés par aucun de nos membres.

3° **LES BIJOUX**. — Nous croyons que les bijoux d'or, d'argent, de corail, de perles et de gutta-percha (celluloïd), etc., ainsi que la bijouterie dans les cheveux sont non seulement superflus, mais strictement défendus par les enseignements des Saintes Ecritures.

4° **GARNITURES DE ROBES**. — Nous considérons que les garnitures de robes, telles que les volants, les cerceaux, (crinolines) et les agrafes pour retrousser les jupes longues tout autour de la taille, ainsi qu'une profusion de rubans, cordons, tresses, broderies et boutons, etc., sont des vanités condamnées par la Bible (Esa. 3), et, par conséquent, ne devraient jamais être portés par des « femmes qui font profession de servir Dieu ».

5° **LE DECOLLETE**. — Quant aux robes décolletées, nous trouvons qu'elles sont une honte pour la société et un péché dans l'Eglise. Toutes les personnes qui adoptent cette mode honteuse, transgressent le commandement de l'Apôtre qui veut que « les femmes (soient) vêtues d'une manière décente, avec pudeur et modestie ».

6° **LA COIFFURE**. — En ce qui concerne les cheveux, nous croyons que les coiffures extravagantes et ornementées, si à la mode de nos jours, sont condamnées par l'Apôtre (1 Tim. 2 : 9), ainsi que toutes les variétés de filets perlés et pailletés, appelés « cascades », et font partie des choses que Dieu menaçait de châtier au jour de sa colère. (Esa. 3.)

8° **LA MODE**. — Nous considérons aussi que la mode actuelle, tellement exagérée en fait de chapeaux et de bonnets, ne doit pas être tolérée parmi nous. Le point important est que la tête soit couverte et protégée.

9° **LES CERCEAUX**. — Nous pensons que la crinoline et les cerceaux « sont une honte » (*Spiritual Gifts*, Vol. IV, p. 68). Nous entendons par là tout costume qui pourrait, par son ampleur ou par la nature de l'étoffe, dévoiler ou exposer les formes d'une façon immodeste. Voir Exode 20 : 26. ¹

10° **LES VETEMENTS SOMPTUEUX**. — Nous croyons que Paul, en employant l'expression « d'habits somptueux » dans 1 Tim. 2 : 9, condamne le choix d'étoffes coûteuses et précieuses, soit pour hommes, soit pour femmes, quoiqu'il puisse y avoir des exceptions à ce sujet.

11° **LES NOUVELLES MODES**. — Nous recommandons au peuple de Dieu d'être lent à adopter les nou-

¹ Aujourd'hui, on parlerait des robes plus que courtes et des blouses transparentes. — Réd

velles modes quelles qu'elles soient. Car si elles sont inutiles, à quoi bon les adopter ? Et si elles sont utiles, il sera toujours temps de les adopter après les avoir éprouvées. Par contre, *lorsque l'entraînement du premier moment est passé*, si l'on trouve dans cette mode quelque chose de bien, de modeste, de correct, ne nous hâtons pas de la changer. (Voir Tite 2 : 14.)

RESOLUTION DE LA CONFERENCE GENERALE

Considérant que les Ecritures nous enjoignent de nous vêtir modestement, et qu'elles interdisent les coiffures ornementées, l'or, les perles et les vêtements somptueux, et

Considérant qu'à notre sens l'ouvrage de Judson, l'héroïque missionnaire en Birmanie, intitulé : *Lettre aux femmes d'Amérique* sur le vêtement est un commentaire admirable des Ecritures sur la matière, et

Considérant que les déclarations sur la façon de se vêtir adoptées par l'église de Battle Creek et publiées dans la *Review* (Vol. 27, N° 25) appliquent ces principes à certaines modes ridicules de nos jours, nous décidons :

1° La Conférence adopte ces résolutions, et recommande instamment à nos frères et à nos sœurs de les mettre en pratique ;

2° La Société de Publication sera requise [de réimprimer l'ouvrage de Judson et] d'y ajouter les déclarations ci-dessus mentionnées.

(Quatrième séance, 16 mai 1867.)

QUESTIONS ET RÉPONSES

Question 56. — *Les impies après la 2^e résurrection.* — Ayez l'obligeance de me dire dans la *Revue*, sous la rubrique « Questions et Réponses », ce que l'auteur de la brochure (allemande) *l'Immortalité de l'âme* veut dire dans ces mots :

« C'est une certitude que les injustes seront punis, car la sainte Bible le dit. D'après les saintes Ecritures, il est sûr également qu'ils seront punis aussi longtemps qu'ils auront la vie, soit un *aïôn* (grec). Le mot *aïôn*, c'est la durée d'une vie. »

Faut-il conclure de ces mots que la vie des perdus après la deuxième résurrection durera tout un *aïôn* (une vie) de 70 ou 80 années ? Combien de temps faut-il comprendre sous le mot *aïôn* en ce qui concerne la vie des damnés après la deuxième résurrection ? Il est évident que les préparatifs des méchants pour prendre la sainte Ville prendront quelque temps ; mais faudra-t-il tout une vie, tout une génération ? Car c'est bien ce que l'auteur veut dire : « une génération », « une vie », et c'est tous les jours au moins 40 années. A-t-il raison ?

Budapest, 1^{er} avril 1924.

W. KOENIG.

Réponse. — Pour étudier cette question — qui n'intéresse en rien ni la sanctification ni le dogme, et qui pique seulement la curiosité — on est réduit aux conjectures. Qui nous dit, où est-il écrit que la vie des perdus après la résurrection durera un *éon* ? Que dure un *éon* ? Est-ce 40 ou 80 ans ? Quelle proportion de cette période sera consacrée au siège de la Nouvelle Jérusalem, et quelle au châtement dans le lac de feu ? Mystères.

Question 57. — *Le Sabbat et la ligne du Jour.* — Vos articles paraissent concluants, mais ne semble-t-il

pas qu'il y ait un manque d'ordre dans le fait qu'on ne sanctifie pas le jour du repos aux mêmes heures dans le monde entier ?

Réponse. — Où il y aurait du désordre, c'est quand une congrégation ne parviendrait pas à se réunir à la même heure pour le culte. L'ordre divin est avant tout pratique et non pas spéculatif. L'heure du jour du repos et du culte public concerne surtout les membres d'une même congrégation, les adorateurs d'une même localité. Leur souci doit être, non pas de savoir quand, à mille kilomètres de là, on arrive au culte à l'heure, mais bien d'y arriver soi-même à l'heure, et d'y arriver avec des sentiments d'adoration, de joie, d'humilité et d'amour pour ses frères. L'essentiel est que le commencement et la fin du jour soient simultanés dans une même localité.

Question 58. — *Pour diriger un culte.* — Doit-on annoncer, au culte, que le chœur va exécuter un chant et que tel frère va nous exhorter ?

Réponse. — D'abord, le mot « exécuter » semble mieux adapté à un concert public qu'à un culte où le chant doit être un acte collectif d'adoration. — Cela dit, le culte est plus solennel et plus impressionnant si l'on n'annonce pas les articles ou numéros du programme comme on fait à une soirée. S'il y a une estrade suffisante, il est préférable que celui qui préside, celui qui prie, celui qui prêche (si ce sont différents individus), ainsi que le chœur y prennent place. Chacun étant averti d'avance du moment où sa collaboration est requise, s'en acquitte sans être annoncé. Celui qui prie fera lui-même signe de la main à l'assemblée, et dira : « Prions Dieu. » Le directeur du chœur fera de son côté un signe à ses chanteurs, et entonnera le cantique à l'instant voulu et sans délai embarrassant. A son tour, le prédicateur du jour, sans attendre d'être introduit et recommandé aux auditeurs, se lève, lit son texte et donne le message que Dieu lui a confié.

Question 59. — *Collecte à la fin du culte.* — La collecte doit-elle être prise pendant le culte ou à la sortie ?

Réponse. — L'offrande fait partie du culte, et ne doit pas être reléguée à un moment où l'on est pressé par les gens qui sortent, où l'on boutonne son pardessus et où l'on tient à la main son chapeau, sa Bible et son cantique. L'offrande n'est pas une collecte dont on s'acquitte en sortant comme pour payer sa place ; c'est un don, un sacrifice, une contribution préparée d'avance et offerte à Dieu avec la foi en ses promesses. Elle devrait donc être recueillie durant le culte pendant un morceau d'hymne, et ensuite présentée au Seigneur.

Question 60. — *La bénédiction.* — La clôture du culte doit-elle consister en une prière ou en une bénédiction ?

Réponse. — La formule de bénédiction finale est donnée à plusieurs endroits, notamment dans Nombres 6 : 22-27. Elle ne compte que trente mots, et termine noblement le culte. Il y en a d'autres dans le N. T. Deux des plus belles sont 1 Pier. 5 : 10, 11 et Hébr. 13 : 20, 21 ; elles ont environ cinquante mots chacune, et ne prennent qu'une demi-minute à prononcer. En général, il semble naturel que la prière proprement dite doive être faite au commencement du culte, et qu'une seconde prière prolongée à la fin est plutôt déplacée et fatigante pour l'assemblée.

POUR LES JEUNES

L'honnête blanc et l'indien

Jacob Hamelin, qui vivait au sud de l'Utah, il y a cinquante ans, alors que les pionniers étaient fréquemment inquiétés par les Indiens, était connu pour son extrême probité. En sa qualité d'intermédiaire pour les colons, il avait gagné la confiance des chefs Indiens. Il représentait devant eux le type de l'honnête marchand.

— Prends ce cheval, dit un jour Hamelin à son fils, et va-t-en chez le chef Gros Plumage, l'échanger contre des couvertures Navajo. Tu le vendras pour un bon prix.

Le jeune garçon attache le cheval en question à sa selle, et se dirige vers la « Réserve ».

— Je viens chercher des couvertures en échange de Pinto, dit-il au chef.

— Combien en veux-tu ? lui demanda Gros Plumage.

— Allez m'en chercher, et je vous dirai combien, fit le jeune garçon.

Gros Plumage se rendit au wig-wam, et en rapporta une brassée de couvertures qu'il empila sur la terre. Le jeune garçon, se rappelant la parole de son père : « Tu le vendras pour un bon prix », dit à l'Indien : « Encore. »

Gros Plumage fit un second tas, et l'enfant, se déclarant satisfait, s'en alla emportant deux fois autant de couvertures que le cheval n'en valait.

— Eh bien papa, dit-il en rentrant, est-ce que je l'ai bien vendu ?

Jacob Hamelin déchargea les couvertures du poney, et en fit une pile. Cela fait, il la partagea en deux :

— Retourne à l'instant chez Gros Plumage, dit-il à l'enfant ; rapporte-lui la moitié de ces couvertures, et dis-lui que Jacob Hamelin n'a pas l'habitude d'écouter ses clients.

Le gamin retourna lentement à la Réserve, et d'un air honteux :

— Papa vous renvoie ces couvertures.

— Je le savais bien, fit Gros Plumage en riant, Jacob Hamelin, lui, honnête homme !

(R. & H.)

Plaisirs, récréation, amusements

M.-C. WILCOX.

Il y avait une fois un petit enfant qui était toujours malade. Pour lui aider à oublier ses maux, les personnes qui le soignaient avaient reçu l'ordre de l'amuser. Il s'y habitua si bien qu'à tout instant on l'entendait dire : « Maman muse-moi. »

Le cri plaintif de l'enfant est devenu la clameur enfantine et égoïste de notre siècle.

« Amusez-vous ! Ce que nous voulons, ce n'est pas une simple récréation, un changement d'occupation ; nous voulons de la gaieté, de la farce, de la rigolade. » Et ce désir est devenu si impérieux, si violent que pour le satisfaire, on n'hésite pas à fouler aux pieds le bon sens, la décence et même la vertu.

Pour beaucoup de personnes, il n'y a pas de récréation à moins qu'on y joigne les facéties et les bouffonneries. C'est cela que le monde demande, et c'est ce à quoi se livrent volontiers les chrétiens de profession.

Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que cette tendance envahit rapidement le camp de ceux qui professent attendre le retour du Seigneur et se préparer à le recevoir dans la joie.

C'est à peine si l'on entend un discours sérieux qui ne soit accompagné d'anecdotes destinées à provoquer le rire, et dont on se souviendra lorsqu'on aura oublié les parties sérieuses du discours.

Par quelques personnes, une soirée familière sera considérée comme ennuyeuse, si l'on n'a pas introduit au programme quelques jeux dont les éclats de rire soient le caractère spécial, et où l'on se livre à des gestes d'un goût douteux.

Un conférencier n'est pas intéressant s'il ne sert à son auditoire des choses « roulantes ». Des articles de journaux et des livres sont ennuyeux, encore qu'ils soient écrits en une belle et bonne langue, s'ils ne sacrifient pas au besoin de lire des choses amusantes et sensationnelles.

Et voilà pourquoi, de notre temps, la Parole de Dieu, notre chère Bible, et des livres de piété d'une rare valeur sont devenus ennuyeux. Un film d'éducation d'une beauté véritable ne sera pas goûté s'il n'est pas assaisonné de turlupinades ou de choses tragiques.

L'apôtre Paul caractérise cette tendance en ces termes plutôt modérés : « Aimant le plaisir plus que Dieu. » 2 Tim. 3 : 4. Il y a lieu de s'attrister et même de s'alarmer à la pensée que la description de l'apôtre dépeint exactement l'état moral des soi-disant chrétiens des derniers jours.

D'autres passages nous présentent des formes plus grossières que prend ce penchant, comme lorsque Paul dit : « Leur fin sera la perdition ; ils ont pour dieu leur ventre, ils mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte, ils ne pensent qu'aux choses de la terre. » Phil. 2 : 19.

Il y a là une forme de l'égoïsme qui endurecit le cœur, qui enivre l'âme et qui déprave l'esprit. Les amusements de notre époque sont un des plus puissants moyens du diable pour entraîner les âmes à la perdition.

Dieu nous veut joyeux, gais, heureux et accueillants. Mais ce n'est pas en nous livrant à des désirs charnels et égoïstes que nous le serons. Les chrétiens, Dieu merci, ne suivent pas tous cette pente. Le Seigneur appelle son peuple, aujourd'hui, comme au temps d'Israël, à pleurer sur ses péchés et à s'en détourner. Qu'on lise Esa. 22 : 14 ; Joël 2 : 12-14 ; Soph. 2 : 1-3 ; Apoc. 3 : 14-21.

Renonçons une bonne fois et pour toujours au monde et à sa folie. « Sortons du milieu d'eux », et Dieu nous accueillera en sa présence. Demandons-Lui de transformer nos cœurs égoïstes et amateurs de plaisirs, jusqu'à ce que nous comprenions que l'égoïsme marche vers le désespoir, et que le péché se termine par la mort et la destruction.

Invitons Jésus à prendre possession de notre cœur,

et à le remplir de sa grâce. Demandons-Lui d'éclairer notre vision spirituelle au point que nous pourrions trouver la beauté sublime dans la vérité éternelle, dans la joie du pardon et dans la victoire sur le péché. Demandons-Lui cette « paix qui surpasse toute intelligence », afin que nous puissions jour après jour nous nourrir des richesses de sa table céleste.

Et avant que cette joie suprême se réalise à la droite de Dieu, nous pourrions dire avec le Psalmiste (Psa. 16 : 11) :

Tu me feras connaître le sentier de la vie ;
Il y a d'abondantes joies devant ta face,
Des délices éternelles à ta droite.



Corbeille d'argent

Ne dites pas : « C'est plus fort que moi ! » car *Il* est le plus fort.



Dieu nous éduque par le moyen des tentations, afin que nous apprenions à connaître ce qui est dans notre cœur.



Rendre témoignage, c'est le devoir et le privilège du chrétien.



Le Seigneur nous a voilé l'avenir, mais il ne nous a pas caché son cœur paternel.



La mauvaise humeur vient souvent de ce qu'il y a quelque chose entre Dieu et nous.



Ici-bas, vie, santé, argent, tout nous est prêté. Tout, excepté Jésus, qui nous est *donné* pour l'éternité.



Le Seigneur nous place constamment entre une promesse et une difficulté.



L'amour fraternel n'est pas affaire de sentiment, mais de volonté et de dévouement.



Le monde est le narcotique de l'âme.



On a le temps d'accomplir beaucoup de choses, quand on a de l'ordre dans sa vie.



Il y a trois sortes d'attentes : 1° La résignation morne, indifférente ; 2° L'attente agitée avec mille doutes et « pourquoi ? » 3° L'attente soumise et confiante.



Par les détresses, nous apprenons à connaître les délivrances.

(Notre petite Feuille.)

ARNOLD BOVET.



Conversion d'un matérialiste. — L'écrivain socialiste R. Blatchford, longtemps propagandiste du matérialisme le plus violent, avait dit, il y a quelque temps déjà, que ses convictions anti-religieuses étaient fortement ébranlées. Maintenant, il se déclare nettement converti au spiritisme et convaincu de la survivance de la personnalité humaine.

Ajoutons toutefois qu'il n'adhère pas au christianisme mais au spiritisme. Mais ça peut n'être qu'une étape. — *Voies Nouvelles.*



A la maison des pauvres

Je visitais l'autre jour l'asile des vieillards du village. La plupart de ces pauvres vieux étaient âgés et tristes, et tous avaient quelque grief à exprimer contre quelqu'un. Chacun avait été la victime de quelque cruauté ou de quelque négligence. Voici ce que l'on entendait :

— Je n'ai pas mérité mon sort.

— Ma famille est bien cruelle.

— Mes enfants pourraient bien me procurer un asile s'ils m'aimaient.

— J'ai un frère riche ; il y a bien des années qu'il ne m'écrit plus.

— J'ai donné ma propriété à un prétendant ami qui m'a mis à la porte.

C'était navrant d'entendre ces pauvres pleurer la vie en racontant les chemins raboteux qu'ils avaient suivis, et je rappelais à ma mémoire ces paroles d'un auteur inspiré qui, plus que tous, avait eu une vie orageuse, avait rencontré de l'ingratitude, et qui écrivait à la fin de sa carrière :

« Démas m'a abandonné.

« Alexandre, le marchand, m'a fait beaucoup de mal. »

« Dans ma première défense, personne ne m'a assisté, mais... c'est le Seigneur qui m'a secouru. »

Quelle douceur, quel réconfort il y a dans la présence de Jésus ! Qu'il est précieux de savoir que, nous ayant aimés, Il nous aime jusqu'à la fin ! Et si nos amis nous renient et nous renvoient, de croire que ce divin Ami reste près de nous !

Aux heures sombres et amères, quand nous traversons Gethsémané, Il y est aussi !

Aux moments rares où nous gravissons la colline glorieuse de la Transfiguration, Il y est encore !

Et quand, au soir de la vie, à la fin de notre journée, quand nous descendons dans la vallée de la mort, c'est encore Lui qui nous accompagne !

Le désespoir ne peut pénétrer dans un cœur qui croit en ce Christ qui console et qui sauve.

(R. & H.)

Département de la Jeunesse

Secrétaire d'Union : L.-L. CAVINESS

Rapport des sociétés de missionnaires volontaires

Le rapport du quatrième trimestre 1923 est en tous points le meilleur que nous ayons eu le privilège de présenter. Pour la première fois, le nombre de nos sociétés de jeunesse a atteint le chiffre de cinquante, et les membres de 669. 41 sociétés ont envoyé un rapport où figurent 290 membres. Il y a, ici aussi, un record dans les deux cas.

Les chiffres de l'œuvre missionnaire sont tout à fait remarquables, et sont les plus élevés que nous ayons eus dans l'Union latine. Représentez-vous ce que signifient 1.025 visites missionnaires et 669 études bibliques. Quel grand travail que celui accom-

Rapport trimestriel des Sociétés de la Jeunesse de l'Union Latine

4^e trimestre 1923

	Conférence du Léman	Conférence française Sud	Conférence belge	Conférence française Est	Conférence française Nord	Mission italienne	Mission espagnole	Mission portugaise	Mission algérienne	Totaux
Nombre de sociétés	17	4	7	4	3	8	4	1	2	50
Nomb. de memb.	227	117	88	59	29	65	44	23	17	669
Nomb. de sociétés ayant fourni un rapport	16	3	6	4	2	5	3	1	1	91
Nomb. de membres ayant fourni un rapport de travail	59	80	38	40	8	40	3	12	10	290
Jeunes gens convertis et ajoutés à l'église	—	—	2	—	—	—	—	—	—	2
Visites missionnaires	539	83	63	78	26	144	45	43	104	1.025
Etudes bibliques ou réunions	261	63	47	103	7	119	25	31	13	669
Engagem. à l'abstinence	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Heures trav. bienf.	127	69	—	100	—	29	—	—	9	334
Traitements donnés	17	2	4	16	—	7	—	—	—	55
Repas donnés	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Articles de vêtements donnés	52	—	—	7	99	—	22	—	2	182
Bouquets donnés	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Abonnements obtenus	56	4	5	8	2	—	22	8	2	107
Journ. donnés, ou prêtés	1.838	721	496	790	290	716	62	11	545	5.469
Journaux vendus	19	4	93	11	22	125	31	19	14	338
Livres, traités donnés, prêtés ou vendus	186	—	—	141	31	78	48	17	3	507
Invitations ou prospectus distribués	30.537	—	—	860	—	1.799	100	—	—	33.276
Lettres écrites	191	100	17	52	40	67	25	7	31	530
Lettres reçues	83	45	12	42	18	61	15	5	5	286
Dons pour les missions	94.45	—	20	—	—	10.—	—	—	—	102.35 f. s.
Dons pour besoins de la société	26.35	126.95	22.20	29.40	—	—	—	—	—	84.81
Journ. distr. à l'occ. Col. d'Aut.	2.140	2.358	1.192	693	—	1.095	—	418	380	8.276
Somme reçue (Collecte d'Aut.)	4.535.90	7.213.85	4.352.85	11.215.90	4.248.15	2.951.75	61.55	1.167.00	1.255.—	14.264.56
La Grande Semaine	—	—	—	—	—	500.—	—	—	—	125.—

pli par notre jeunesse en un trimestre ! Mais voici 107 abonnements, 5.469 journaux distribués, 338 livres prêtés ou donnés, et 530 traités placés entre les mains du public ! Notre jeunesse, surtout en Suisse et en Italie, a prêté un concours actif dans la distribution d'invitations aux conférences publiques faites par nos prédicateurs, ce que prouve le fait que 33.276 circulaires ont été distribuées dans l'Union.

Et même un travail de charité considérable a été accompli. Mais nous sommes certains que toute l'œuvre qui a été faite en faveur des pauvres et des nécessiteux par notre jeunesse n'est pas renfermée dans les 334 heures, les 55 traitements et les 182 articles de vêtements rapportés.

C'est dans ce trimestre qu'a été faite la plus grande partie de la collecte d'automne. Ceci explique le nombre très élevé de journaux distribués. Les chiffres qui figurent sur le tableau ci-joint ne représentent pas tout le travail accompli en faveur de la collecte d'automne, vu qu'une partie de ce travail figure au rapport du troisième trimestre. En réunissant les deux rapports, nous avons ce qui suit comme total :

Léman	6.638.05
France Sud	7.213.85
Belgique	5.691.85
France Est	11.215.90
France Nord	4.248.15
Italie	4.263.45
Espagne	61.55
Algérie	1.255.00

Si l'on réduit tous ces chiffres, qui indiquent des monnaies nationales, en francs suisses, nous arrivons au total encourageant de 17.046 francs réunis par la jeunesse de l'Union en faveur de la collecte d'automne. Ce trimestre-ci, deux conversions sont rapportées, et les deux de la Belgique, tandis que le trimestre précédent, il y en avait trois, une du Léman et deux de l'Italie. Espérons qu'au premier trimestre 1924 nous constaterons le baptême d'un nombre bien plus grand de jeunes gens de nos sociétés de missionnaires volontaires.

L.-L. CAVINESS.

Rapport des dons pour les missions, janv. à fév. 1924

Conférences ou Champs mission.	Objectifs	Sommes reçues	Déficits	Gains	Proport. de l'objec. atteint
Conf. du Léman	10 200 —	5.827.17	4.372.83	—	57.13 %
» France Midi	10.920.—	2.513.35	8.406.65	—	23.02 %
» belge	8.160.—	1.362.13	6.797.87	—	16.80 %
» France Est	7.416.—	1.345.35	6.070.65	—	18.14 %
» » Nord	5.208.—	3.847.90	1.360.10	—	73.88 %
Mis. italienne	4.580.—	548.25	4.031.75	—	11.97 %
» espagnole	1.536.—	824.20	711.80	—	53.66 %
» portugaise	3.580.—	678.30	2.901.70	—	18.95 %
» algérienne	1.824.—	379.05	1.444.95	—	20.78 %
TOTAL	53.424.—	17.825.70	36.098.30	—	32.44 %

CLASSES ENFANTINES

DE L'ÉCOLE DU ABBAT

10 mai 1924

David et Goliath

Texte de la leçon : 1 Sam. 17.

Verset à apprendre par cœur : « Tu marches contre moi avec l'épée, la lance et le javelot ; et moi je marche contre toi au nom de l'Eternel des armées, du Dieu de l'armée d'Israël que tu as insulté. » 1 Sam. 17 : 45.

1. Lorsque Saül n'avait pas besoin des services de David, David retournait dans les champs et gardait les troupeaux de son père. Un jour, alors qu'il était chez son père, « Les Philistins réunirent leurs armées pour faire la guerre. » Saül rassembla ses hommes et les deux armées campèrent l'une en face de l'autre, séparées seulement par une vallée.

2. Il y avait un géant nommé Goliath qui était soldat dans l'armée ennemie. Il était deux fois plus grand que les autres hommes. Il était revêtu d'une très lourde armure, et un homme portant un grand bouclier, marchait devant lui.

3. Goliath descendit dans la vallée, en face du camp des Israélites, puis, s'adressant à eux, il cria : « Choisissez un homme qui descende contre moi. S'il peut me battre et qu'il me tue, nous vous serons tous assujettis ; mais si je l'emporte sur lui et que je le tue, vous nous serez assujettis et vous nous servirez. Le Philistin dit encore : Je jette en ce jour un défi à l'armée d'Israël ! Donnez-moi un homme et nous nous battons ensemble. »

4. « Saül et tout Israël entendirent ces paroles du Philistin, et ils furent effrayés et saisis d'une grande crainte... Le Philistin s'avancait matin et soir, et il se présentait pendant quarante jours. »

5. Trois des frères de David étaient dans l'armée de Saül, et Isaï envoya David pour leur porter à manger. « David remit les objets qu'il portait entre les mains du gardien des bagages, et courut vers les rangs de l'armée. Aussitôt arrivé, il demanda à ses frères comment ils se portaient. » Comme il leur parlait, Goliath sortit des rangs et adressa les mêmes paroles au camp d'Israël, et David les entendit. « A la vue de cet homme, tous ceux d'Israël s'enfuirent devant lui et furent saisis d'une grande crainte. »

6. Et David demanda : « Qui est ce Philistin, cet incirconcis, pour insulter l'armée du Dieu vivant ? » Eliab, le frère aîné de David s'irrita contre lui et lui fit de sévères reproches ; mais quelqu'un qui avait entendu les paroles de David alla les rapporter au roi qui manda immédiatement David auprès de lui.

7. Lorsque David fut devant le roi, il dit : « Ton serviteur ira se battre avec lui. Saül dit à David : Tu ne peux pas te battre avec ce Philistin, car tu es un enfant, et il est homme de guerre dès sa jeunesse. » David raconta alors au roi comment il avait terrassé un lion et un ours qui voulaient attaquer le troupeau de son père, puis il dit : « L'Eternel qui m'a délivré de la griffe du lion et de la patte de l'ours, me délivrera aussi de la main de ce Philistin. »

8. « Et Saül dit à David : Va, et que l'Eternel soit avec toi. Saül fit mettre ses vêtements à David, il plaça sur sa tête un casque d'airain, et le revêtit d'une cuirasse... Mais il dit à Saül, je ne puis pas marcher avec cette armure, je n'y suis pas accoutumé. Et il s'en débarrassa. »

9. « Il prit en main son bâton, choisit dans le torrent cinq pierres polies, et les mit dans sa gibecière de berger et dans sa poche. Puis, sa fronde à la main, il s'avança contre le Philistin. »

10. « Le Philistin s'approcha peu à peu de David, et l'homme qui portait son bouclier marchait devant lui. Le Philistin regarda, et lorsqu'il aperçut David, il le méprisa, ne voyant en lui qu'un enfant, blond et d'une belle figure. Le Philistin dit à David : Suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec des bâtons ? Et, après l'avoir maudit par ses dieux, il ajouta : Viens vers moi, et je donnerai ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs. »

11. La fureur de Goliath n'effraya pas David. Bravement il répondit : « Tu marches contre moi avec l'épée, la lance et le javelot ; et moi je marche contre toi au nom de l'Eternel des armées, du Dieu de l'armée d'Israël, que tu as insulté. Aujourd'hui l'Eternel te livrera entre mes mains. »

12. Dans sa colère, Goliath souleva son casque et le rejeta en arrière de sa tête, et se précipita contre le jeune enfant. « Aussitôt que le Philistin se mit en mouvement pour marcher au devant de David, David courut sur le champ de bataille à la rencontre du Philistin. Il mit la main dans sa gibecière, y prit une pierre et la lança avec sa fronde ; il frappa le Philistin au front, et la pierre s'enfonça dans le front du Philistin qui tomba le visage contre terre. »

13. « Ainsi avec une pierre et une fronde, David fut plus fort que le Philistin ; il le terrassa et lui ôta la vie, sans avoir d'épée à la main. Il courut, s'arrêta près du Philistin, se saisit de son épée qu'il tira du fourreau, le tua et lui coupa la tête. »

« Les Philistins voyant que leur héros était mort, prirent la fuite. Et les hommes d'Israël et de Juda poussèrent des cris, et allèrent à la poursuite des Philistins, jusque dans la vallée, et jusqu'aux portes d'Ekron. »

QUESTIONS

1. Où David allait-il lorsque Saül n'avait pas besoin de lui ? Un jour que David était chez son père, que firent les Philistins ? Comment les armées étaient-elles campées ?

2. Comment s'appelait le géant qui était dans l'armée des Philistins ? Quelle était sa hauteur ? Comment était-il protégé ?

3. Qu'est-ce que fit Goliath ? Quel est le défi qu'il lança à l'armée d'Israël ?

4. Quel effet ses paroles produisirent-elles sur les Israélites ? Pendant combien de temps se présentait-il en face du camp d'Israël ?

5. Dans quel but le père de David l'avait-il envoyé auprès des soldats ? Que fit David quand il atteignit le camp ? Qu'arriva-t-il pendant qu'il parlait avec ses frères ? Que firent les enfants d'Israël devant David ?

6. Quelle est la question que David posa ? Qui le réprimanda ? Que firent les hommes qui avaient entendu les paroles de David ? Quand Saül eut entendu les paroles de David, que fit-il ?

7. Qu'est-ce que David dit au roi ? Pourquoi Saül s'opposait-il à ce que David aille se battre avec le géant ? De quelles expériences personnelles David

fit-il part au roi ? David était-il assuré de la protection de Dieu ?

8. Quelle est la permission que Saül donna à David ? Comment le prépara-t-il à aller à la rencontre du géant ? David employa-t-il la cuirasse du roi ?

9. Comment se prépara-t-il à aller à la rencontre de Goliath ?

10. Lorsque Goliath se préparait à aller à la rencontre de David, qui l'accompagnait ? Que pensa-t-il de David lorsqu'il le vit ? En quels termes exprima-t-il son mépris ? Quel pari fit-il ?

11. Qu'est-ce que la fureur de Goliath ne pouvait pas faire ? Quelle fut la réponse de David ? Qu'est-ce que Dieu allait faire ce jour-là ?

12. Que fit le géant ensuite ? Comment David le rencontra-t-il ? Quelle est l'arme que David employa ? Où la pierre atteignit-elle le géant ? Quel en fut le résultat ?

13. Que firent les Philistins quand ils virent que leur héros était mort ? Que firent les Israélites ? Qui fut victorieux ?



17 mai 1924

Saul persécute David

Texte de la leçon : 1 Sam. 18 : 1-16 ; 19.

Verset à apprendre par cœur : « La crainte des hommes tend un piège, mais celui qui se confie en l'Eternel est protégé. » Prov. 29 : 25.

1. Lorsque David rentra de la bataille avec Goliath, « ce même jour Saül retint David, et ne le laissa pas retourner dans la maison de son père. » Il y avait des leçons que Dieu voulait que David apprenne à la cour du roi. Il avait choisi David pour être le futur roi d'Israël et il voulait le préparer à remplir ces fonctions convenablement. En vivant à la cour du roi, David connaîtrait bientôt les principaux du royaume et les devoirs qui incombaient au roi.

2. Jonathan, fils aîné de Saül, était un jeune homme courageux et bon. « Et dès lors, l'âme de Jonathan fut attachée à l'âme de David, et Jonathan l'aima comme son âme. » Jonathan comprit bientôt que ce ne serait pas lui qui succéderait à son père sur le trône, mais que ce serait David qui prendrait cette place.

3. Jonathan n'éprouva pas un seul sentiment de jalousie envers David. « Il ôta le manteau qu'il portait pour le donner à David ; et il lui donna ses vêtements, même son épée son arc et sa ceinture. » En faisant cela, Jonathan montrait que David devrait prendre sa place dans le royaume.

4. « David allait et réussissait partout où Saül l'envoyait il fut mis par Saül à la tête des gens de guerre, et il plaisait à tout le peuple, même aux serviteurs de Saül. Comme ils revenaient, lors du retour de David après qu'il eut tué le Philistin, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël au devant du roi Saül, en chantant et en dansant au son des tambourins et des triangles, et en poussant des cris de joie. Les femmes qui chantaient se répondaient les unes aux autres, et disaient : Saül a frappé ses mille, — et David ses dix mille. »

5. « Saül fut très irrité, et cela lui déplut. Il dit : On en donne dix mille à David, et c'est à moi que l'on donne les mille ! Il ne lui manque plus que la royauté. Et Saül regarda David d'un mauvais œil, à partir de ce jour et dans la suite. »

6. « Le lendemain, le mauvais esprit de Dieu saisit Saül,.... David jouait comme les autres jours, et Saül avait sa lance à la main. Saül leva sa lance, disant en lui-même : Je frapperai David contre la paroi. Mais David se détourna de lui deux fois. »

7. « Saül craignait la présence de David, parce que l'Eternel était avec David et s'était retiré de lui. Il l'éloigna de sa personne et il l'établit chef de mille hommes. David sortait et rentrait à la tête du peuple ; il réussissait dans toutes ses entreprises, et l'Eternel était avec lui... Tout Israël et Juda aimait David. »

8. « Saül craignit de plus en plus David, et il fut toute sa vie son ennemi... Saül parla à Jonathan, son fils, et à tous ses serviteurs, de faire mourir David... Jonathan parla favorablement de David à Saül, son père : Que le roi, dit-il, ne commette pas un péché à l'égard de son serviteur David, car il n'en a point commis envers toi... Saül écouta la voix de Jonathan, et il jura en disant : L'Eternel est vivant ! David ne mourra point... »

9. « Jonathan appela David, et lui rapporta toutes ces paroles ; puis il l'amena auprès de Saül, en présence de qui David fut comme auparavant... « Mais les mauvais sentiments de Saül réapparurent au bout de quelque temps. « David jouait et Saül voulut le frapper avec sa lance contre la paroi. Mais David se détourna de lui, et Saül frappa de sa lance contre la paroi. David prit la fuite et s'échappa pendant la nuit. Saül envoya des gens vers la maison de David pour le garder et le faire mourir au matin. Mais Mical, femme de David l'en informa et lui dit : Si tu ne te salue pas cette nuit, demain tu es mort. »

10. « Elle le fit descendre par la fenêtre, et David s'en alla et s'enfuit. C'est ainsi qu'il échappa. Ensuite Mical prit le thérâphim, qu'elle plaça dans le lit ; elle mit une peau de chèvre à son chevet, et elle l'enveloppa d'une couverture. Lorsque Saül envoya des hommes pour prendre David, elle dit : Il est malade. Saül les renvoya pour qu'ils le vissent, et il dit : Apportez-le moi dans son lit, afin que je le fasse mourir. Ces gens revinrent, et voici, le thérâphim était dans le lit, et une peau de chèvre à son chevet... »

11. « C'est ainsi que David prit la fuite et qu'il échappa. Il se rendit auprès de Samuel à Rama, et il lui raconta tout ce que Saül lui avait fait. »

QUESTIONS

1. Lorsque Goliath fut tué, que devint David ? Quel était le plan de Dieu en plaçant David dans la maison du roi ?

2. Quel était le nom du fils aîné de Saül ? Parlez de son caractère. Le peuple l'aimait-il ? Jusqu'à quel point Jonathan aimait-il David ? Qu'est-ce que Jonathan comprit concernant David ?

3. Comment Jonathan montra-t-il son désintéressement ? Quelle était la signification de son action ?

4. Comment David se conduisit-il chez le roi ? Quel honneur Saül lui accorda-t-il ? A qui était-il agréable ? Qu'est-ce que les femmes israélites chantèrent après la bataille avec les Philistins ?

5. Quels furent les sentiments de Saül, quand il vit que David recevait plus d'honneur que lui ? Que dit-il ?

6. Qu'est-ce qui s'empara de Saül le lendemain ? Qu'est-ce que Saül essaya de faire ?

7. Pourquoi Saül craignait-il David ? Quel est l'emploi que Saül confia à David pour se débarrasser de

lui ? Comment les entreprises de David marchèrent-elles ? Qui aimait David ?

8. Que devint Saül ? Quel ordre donna-t-il à Jonathan et à ses serviteurs ? Dans quels termes Jonathan parla-t-il de David à son père ? Quel effet ces paroles produisirent-elles sur le roi ?

9. Quelle expérience se répéta lorsque David jouait de la harpe pour le roi ? Où Saül envoya-t-il des messagers ? Que fit la femme de David ?

10. Comment aida-t-elle à David dans sa fuite ? Comment trompa-t-elle les messagers du roi ? Quel est l'ordre que Saül donna ?

11. Où David alla-t-il se réfugier ? Que dit-il à Samuel ?

REVUE ADVENTISTE

On compte que 100.000 personnes ont été tuées par les automobiles aux Etats-Unis depuis 1906.

La *Review* annonce la mort de frère J.-N. Loughborough. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro. — La suite de ses articles sur 1844 paraîtra également le 15 mai.

De passage à Paris et Melun, en destination de Lisbonne, son futur champ de travail, frère J.-C. Guenin, de Genève.

On installe à l'imprimerie un moteur Diesel et une dynamo qui nous permettront de travailler sans les interruptions fréquentes souffertes jusqu'à maintenant avec le courant de Melun.

Encore Un. — L'empire d'Ethiopie, comme on l'appelle officiellement, a été reçu comme membre de la Société des Nations. C'est un nouvel exemple de ce fait, si caractéristique de l'époque actuelle, que les races dites de couleur prennent leur place à côté de la race blanche sur un pied de parfaite égalité. — *Voies Nouvelles.*

Le protestantisme à Montpellier

Les professeurs de la faculté protestante de Montpellier sont tous rationalistes. Un seul pasteur à Montpellier croit à la divine inspiration de la Bible et à la divinité de Jésus-Christ.

Les étudiants que nous avons visités et avec lesquels nous avons discuté, sont dans le même cas. Et il nous ont dit que leur faculté était la plus vivante de France ! — *Une colporteuse.*

« Rendez grâces pour toutes choses, car telle est à votre égard la volonté de Dieu en Jésus-Christ. » 1 Thessaloniens 5 : 18.

Quelques pasteurs, réunis pour leur édification, décidèrent de se conformer à cette exhortation de l'apôtre, et prirent ensemble la résolution de toujours commencer leur culte personnel par l'action de grâce.

Quel est l'état de ton âme ce matin ? Traverses-tu un temps de sécheresse, de lassitude ou d'obscurité ? C'est alors le moment propice où Dieu te dit : « Ta force durera autant que tes jours. » Prends donc courage, pèlerin fatigué, et ouvre ton âme à Dieu, afin que Ses ondes rafraîchissantes tombent sur toi. — *Spurgeon.*

Colos. 3 : 12.
Revêlez-vous de patience.
Les causes d'impatience sont nombreuses dans la vie.

Si ces causes proviennent de nous, corrigeons, domptons notre caractère. Ne faisons pas de nos énervements le pli malheureux de toute notre vie. Ne nous conduisons pas comme des loups, des tauraux ou des brutes.

Si elles proviennent des autres, même si elles sont légitimes, sachons fermer les yeux ou les oreilles. Jésus n'a-t-il pas tout supporté, tout pardonné ?

Si elles proviennent des événements, rappelons-nous que toutes choses doivent concourir au bien de ceux qui aiment Dieu.

H. CABANIS.

Le péché

La loi de Dieu, c'est ce que Dieu désire de sa créature, sa volonté envers elle. Depuis que l'homme a acquis, par sa chute la connaissance du bien et du mal, il a la conscience que Dieu, qui est son créateur et son maître, a le droit de lui imposer sa loi et de lui ordonner le bien, qui est l'expression de cette loi, et de lui défendre le mal, qui en est la négation. Et comme Dieu ne saurait être séparé de sa loi, qui est, nous l'avons dit, la manifestation de sa volonté envers l'homme, il s'ensuit que le péché n'est pas seulement en contradiction avec la loi de Dieu, mais encore avec Dieu lui-même, une offense directe contre sa majesté. Ainsi envisagé, le péché est un acte de révolte qui porte l'homme à se séparer de son Créateur, à chercher dans son moi individuel la source et la raison de sa vie, à viser à l'indépendance absolue, à vouloir être sa propre loi, et sa propre fin, à se substituer à Dieu, à « être comme Dieu, » selon la parole du tentateur. A un autre point de vue, comme l'amour est le devoir suprême, l'expression la plus haute, la substance même de la loi de Dieu, il s'ensuit que l'égoïsme, qui est la recherche de soi, le contraire de l'amour, est le vice ou la maladie endémique de notre nature déchue, la source de tous les autres péchés, le plus grand des péchés. C'est ce qui a fait dire à Pascal : « Nous naissons injustes, car chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre, et la pente vers soi est le commencement de tout désordre. »

E. ARNAUD, pasteur.

JEUNE FILLE, 16 ans, cherche place comme aide dans petit ménage, ou pour garder des enfants. Sabbat libre. S'adresser à M^{me} F. Cavin, la Maladière, à Payerne, Suisse.

LA REVUE ADVENTISTE

Journal paraissant deux fois par mois

Rédaction et Administration :

DAMMARIE-LES-LYS (S.-et-M.), France

Prix de l'abonnement

	Un an	6 mois
France, Belgique et Colonies	10 fr.	6 fr.
Etranger (argent français)	12 fr.	7 fr.
Suisse (argent suisse)	6 fr.	3 fr. 50

AGENTS :

PARIS, 1 Nicolas Roret, 13^e. LYON, 3 Ste Marie-des-Terreux.
STRASBOURG, 144 Grand'Rue. LAUSANNE, 4 Jumelles.
BRUXELLES, 174 Bd Anspach. ALGER, 2 Robert Estoublon.

Le rédacteur : JEAN VUILLEUMIER

Le gérant : SAMUEL BADAUT

Imp. Les Signes des Temps, Dammarie-les-Lys (S.-et-M.) France